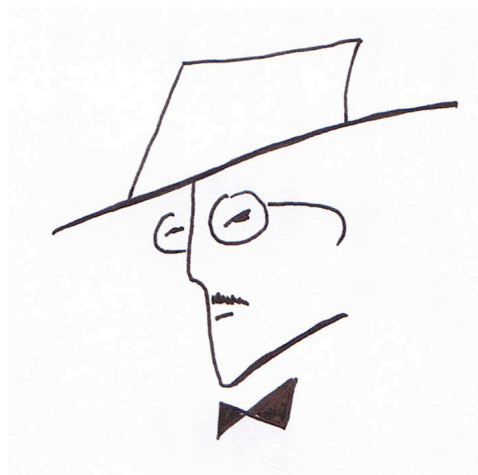


# PESSOA, L'INTRANQUILLE

*de Anne-Sophie Nédélec*



*« Dès mon enfance, en effet, j'ai eu tendance à m'entourer d'un monde fictif, à m'entourer d'amis et de connaissances qui n'ont jamais existé. »*

*« N'allez pas croire que j'écrive pour être publié, ni que j'écrive pour écrire, ni même pour faire de l'art. J'écris parce que c'est le but ultime, le raffinement suprême, le raffinement, viscéralement illogique, de mon art de cultiver les états d'âme. »*

*(Le Livre de l'intranquillité, fragment 87)*

## **Synopsis**

*Pessoa l'intranquille* est une libre adaptation de la vie du plus grand auteur portugais du XX<sup>e</sup> siècle. En étudiant la biographie et l'œuvre de Pessoa, on est tout de suite fasciné par cette personnalité qui se démultiplie en hétéronymes pour créer non pas une figure d'auteur, mais plus de soixante-dix.

A travers un voyage dans la Lisbonne du début du siècle, la pièce fait apparaître la figure érudite et mystérieuse de Fernando Pessoa. A l'image de son œuvre, le personnage est multiple, traversé par le phantasme de vies imaginaires. Une femme, muse, conscience ou folie, vient troubler la solitude du poète. Réelle ou imaginaire, elle pousse l'artiste à l'accomplissement de son œuvre littéraire. C'est alors que le dialogue s'installe entre les doubles de Pessoa, antithétiques ou complémentaires, cruels ou sympathiques.

Entre fiction et réalité, biographie et littérature, la pièce plonge dans l'univers onirique et torturé de l'auteur aux soixante-douze visages.

## **Distribution**

**Pessoa**

**La femme**

## **Décor**

Un bureau, un porte-manteaux, une grande malle et un matelas

**Durée** : 50 minutes

## **Tout public**

**Texte déposé à la SACD** : pour toute représentation publique, faire une demande d'autorisation auprès de la SACD ([www.sacd.fr](http://www.sacd.fr) Pôle utilisateurs-spectacle vivant)

## **Contact** :

**Mail** : [asophie.nedelec@gmail.com](mailto:asophie.nedelec@gmail.com)

**Site** : [www.annesophienedelec.fr](http://www.annesophienedelec.fr)

## 1 – Retour en arrière

*Nous sommes en 1935.*

*Lumière sur un vieil homme assis sur une malle. Le reste du décor est dans l'ombre.*

PESSOA : Tant d'années sont passées... « Je me suis créé écho et abîme, en pensant. Je me suis multiplié, en m'approfondissant. L'épisode le plus minime – un changement né de la lumière, la chute enroulée d'une feuille, un pétale jauni qui se détache, une voix de l'autre côté du mur, ou les pas de la personne qui parle auprès d'une autre qui probablement l'écoute, le portail entrebâillé, sur le vieux jardin, le patio ouvrant ses arcades parmi les maisons se pressant sous la lune – toutes ces choses, qui ne m'appartiennent pas, retiennent ma méditation sensible dans les liens de la résonance et de la nostalgie. Dans chacune de ces sensations je suis autre, je me renouvelle douloureusement dans chaque impression indéfinie. Je vis d'impressions qui ne m'appartiennent pas, je me dilapide en renoncements, je suis autre dans la manière même dont je suis moi.

J'ai créé en moi diverses personnalités. Je crée ces personnalités sans arrêt. Chacun de mes rêves se trouve inmanquablement, dès qu'il est rêvé, incarné par quelqu'un d'autre qui commence à le rêver, lui, et non plus moi.

Pour me créer, je me suis détruit ; je me suis tellement extériorisé au-dedans de moi-même, qu'à l'intérieur de moi-même je n'existe plus qu'extérieurement. Je suis la scène vivante où passent divers acteurs, jouant diverses pièces. » (LI 6)

« Tout m'échappe et s'évapore. Ma vie tout entière, mes souvenirs, mon imagination et son contenu – tout m'échappe, tout s'évapore. Sans cesse je sens que j'ai été autre, que j'ai ressenti autre, que j'ai pensé autre. Ce à quoi j'assiste, c'est à un spectacle monté dans un autre décor. Et c'est à moi-même que j'assiste.

[...] De qui donc, mon Dieu, suis-je ainsi spectateur ? Combien Suis-je ? Qui est moi ? Qu'est-ce donc que cet intervalle entre moi-même et moi ?

[...] Il y a autre chose ici que ce simple écoulement de notre personnalité entre ses propres rives : il y a l'autre, l'autre absolu, un être étranger qui m'a appartenu. Que j'aie perdu, avec l'âge, l'imagination, l'émotion, un certain type d'intelligence, un certain mode des sentiments – cela, tout en me peinant, ne me surprendrait guère. Mais à quoi est-ce que j'assiste lorsque, me relisant, je crois lire un inconnu, venu d'ailleurs ? Au bord de quelle eau suis-je donc, si je me vois au fond ?

Il m'arrive aussi de retrouver des passages que je ne me souviens pas d'avoir écrits – ce qui n'est pas pour surprendre – mais que je ne me souviens même pas d'avoir pu écrire – ce qui m'épouvante. Certaines phrases appartiennent à une autre mentalité. C'est comme si je retrouvais une vieille photo, de moi, sans aucun doute, avec une taille différente, des traits inconnus – mais indiscutablement de moi, épouvantablement de moi. » (LI 3)

*Noir.*

*Notes de musique au piano, qu'on entendra régulièrement au cours de la pièce.*

## 2 – Vide et ambition

*Nous sommes en 1914.*

*Un bureau avec un encrier, une plume et des papiers épars.*

*Un porte-manteau dans un coin sur lequel sont suspendus une gabardine et un chapeau mou.*

*Une grande malle. Un matelas.*

*Partout, des piles de livres.*

*Quelqu'un fait des gammes au piano. Un homme, Fernando Pessoa, écrit à sa table de travail.*

VOIX DE FEMME, *off* : Pessoa... Pessoa, tu n'es personne...

*Pessoa écoute, intrigué, et cherche d'où peut provenir cette voix. On sent qu'il est découragé, mais il se remet au travail avec un zèle acharné.*

PESSOA : « Quand j'arrivai pour la première fois à Lisbonne, on pouvait entendre, à l'étage au-dessus de celui où nous habitons, le son d'un piano où l'on faisait des gammes, monotone apprentissage d'une petite fille que je n'ai jamais vue. Je découvre aujourd'hui que, par processus d'infiltration dont j'ignore tout, vivent encore dans les caves de mon âme, bien audibles si l'on ouvre la porte du bas, les gammes incessantes, égrenées sans fin, de l'enfant changée en femme aujourd'hui, ou bien morte et enfermée dans un endroit tout blanc, où les cyprès verdoyants mettent une flamme noire.

J'étais enfant alors, et je ne le suis plus aujourd'hui ; le son, malgré tout, est semblable dans mon souvenir à ce qu'il était en réalité, et possède, immuablement présent, lorsqu'il surgit du lieu où il feint de dormir, le même son lentement égrené, la même monotonie rythmée. Je me sens envahi, à le considérer ou à l'éprouver ainsi, par une tristesse noire, angoissée, mienne.

[...] C'est la fuite abstraite du temps [...] qui me meurtrit, dans mon cerveau physique, par la récurrence incessante, involontaire, des gammes de ce piano, à l'étage au-dessus, terriblement anonyme et lointain. [...]

Insensiblement, dans une vision qui se lève lentement, je vois le petit salon que je n'ai jamais vu, où la petite apprentie que je n'ai jamais connue continue, aujourd'hui encore, à égrener, doigt après doigt, précautionneusement, les gammes toujours semblables d'un monde déjà mort. Je vois, je vois de mieux en mieux, je reconstruis à force de voir. Et c'est tout

l'appartement du dessus, foyer nostalgique aujourd'hui, et non pas hier, qui se dresse, fictif, de ma contemplation incongrue.

Je suppose cependant que je vis tout cela au figuré, que la nostalgie que j'éprouve n'est pas vraiment mienne, ni vraiment abstraite, mais l'émotion captée au passage de quelque tiers, pour qui ces émotions, qui chez moi sont littéraires, seraient [...] littérales. [...]

Et toujours, avec une constance qui vient du bout du monde, une persistance qui étudie métaphysiquement, résonnent, encore et encore, les gammes de quelqu'un qui apprend le piano, et pianote physiquement l'épine dorsale de mon souvenir. Ce sont les rues de jadis, peuplées d'autres gens, aujourd'hui les mêmes rues, différentes ; ce sont des personnes mortes qui me parlent, à travers la transparence de leur absence d'aujourd'hui ; c'est le remords de ce que j'ai ou n'ai pas fait, le bruissement d'un ruisseau nocturne, des sons montant de la maison paisible. » (LI 71 p119)

*(Furieux :) Non, non, c'est mauvais ! (Il froisse ses feuilles et les jette au loin.)*

*Silence.*

PESSOA : « Je suis parvenu, subitement, aujourd'hui, à une impression absurde et juste. Je me suis rendu compte, en un éclair, que je ne suis personne, absolument personne. [...] Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire, et je flotte, aérien, dispersé sans avoir été, parmi les rêves d'un être qui n'a pas su m'achever.

Je pense, je pense sans cesse ; mais ma pensée ne soutient pas de raisonnements, mon émotion ne contient pas d'émotion. Je tombe sans fin, du fond de la trappe située tout là-haut, à travers l'espace infini, dans une chute qui ne suit aucune direction, infinie, multiple et vide. Mon âme est un maelström noir, vaste vertige tournoyant autour du vide, mouvement d'un océan infini, autour d'un trou dans du rien ; et dans toutes ces eaux, qui sont un tournoiement bien plus que de l'eau, nagent toutes les images de ce que j'ai vu et entendu dans le monde – défilent des maisons, des visages, des livres, des caisses, des lambeaux de musique et des syllabes éparses, dans un tourbillon sinistre et sans fin. » (LI 5) Je ne suis rien.

*La malle s'ouvre, et une jeune femme en sort.*

FEMME : Si tu n'es personne, alors tu peux être tout le monde !

PESSOA : Qui êtes-vous ?

LA FEMME : Que t'importe ? Tu me déçois, Fernando. Tu écris, mais tu ne vas pas au bout de tes idées. On dirait que tu as peur de toi-même. Tu te perds dans les détours de ta pensée.

PESSOA : De *mes* pensées... Je pense une chose, puis une autre, et parfois son contraire. Et pourtant rien n'est absurde.

LA FEMME : Allons, nous sommes en 1914, tu as vingt-six ans et cela fait tant d'années que tu *essaies* d'écrire ! Si tu organisais un peu tout cela, au lieu de rédiger des petits bouts de textes, sans les signer, et de tout entasser dans cette malle ?

PESSOA : Mais comment ? Qui acceptera de lire quelqu'un qui se contredit toutes les trois lignes !

LA FEMME : Tu as l'ambition de devenir le plus grand poète portugais, voire mondial du XX<sup>e</sup> siècle, et tu ne sais pas où tu vas !

PESSOA : Mais...

LA FEMME : Oh ! ne le nie pas ! Tu ne peux rien me cacher, à moi ! Je sais bien que sous tes airs sérieux, sous ta vie étriquée d'employé de bureau modèle, tu es d'une prétention incroyable ! (*il veut protester*) Non ! Ne m'interromps pas ! Il n'y a pas de mal à cela. Mais il est temps que tu t'en donnes les moyens !

PESSOA : Mais comment ?

LA FEMME : A toi de trouver. Pessoa – personne... et tout le monde ! Cherche !

PESSOA : « Que peut-on donc raconter d'intéressant ou d'utile ? Ce qui nous est arrivé, ou bien est arrivé à tout le monde, ou bien à nous seuls ; dans le premier cas ce n'est pas neuf, et dans le second, cela demeure incompréhensible... » (LI 1 p31)

LA FEMME : Observe ce qui t'entoure. Que ce soit trivial ou beau, fais-en quelque chose de beau par l'écriture !

PESSOA : En effet, tu as peut-être raison... « Si la vie ne nous a rien offert d'autre qu'une cellule de reclus, alors tentons de la décorer, ne serait-ce que de l'ombre de nos songes, dessins et couleurs mêlés, sculptant notre oubli sous l'immobile extériorité des murailles.

Comme tous les rêveurs, j'ai toujours senti que mon métier, c'était de créer. Comme je n'ai jamais su faire aucun effort, ni actualiser aucune intention, créer a toujours coïncidé pour moi avec le fait de rêver, de vouloir ou de désirer, et accomplir un geste, avec le rêve du geste que je souhaiterais pouvoir accomplir. » (LI 156 p261)

Oui... *(Il prend un papier et s'installe à son bureau. Changement de lumière. Il laisse les papiers tomber à terre au fur et à mesure qu'il écrit.)* « La vie est un voyage expérimental, accompli involontairement. C'est un voyage de l'esprit à travers la matière et, comme c'est notre esprit qui voyage, c'est en lui que nous vivons. »

LA FEMME, *lui souffle à l'oreille* : « Il existe ainsi des âmes contemplatives qui ont vécu de façon plus intense, plus vaste, plus tumultueuse que d'autres qui ont vécu à l'extérieur d'elles-mêmes. C'est le résultat qui compte. Ce qui a été ressenti, voilà ce qui a été vécu. »

PESSOA : Oui, « On peut revenir aussi fatigué d'un rêve que d'un travail visible. On n'a jamais autant vécu que lorsqu'on a beaucoup pensé. » (LI 111 p 201)

Et, au bout du compte, « Si j'écris ce que je ressens, c'est parce qu'ainsi je diminue la fièvre de ressentir. Ce que je confesse n'a pas d'intérêt, car rien n'a d'intérêt. Je fais des paysages de ce que j'éprouve. Je donne congé à mes sensations... »

*La Femme parcourt les feuillets tombés à terre.*

LA FEMME : Bien, bien... mais quel fouillis !

PESSOA : C'est de ta faute ! Tu me dis d'écrire mais, au fond, « que puis-je tirer de moi-même ? Que raconter ? Une acuité horrible de mes sensations, et la conscience profonde du fait même que je vis ces sensations... Une intelligence aiguë utilisée à me détruire, et une puissance de rêve avide de me distraire... [...] » (LI 1 p31)

Non, cela ne sert à rien !

*Il éparpille ses papiers et se couche, furieux. Noir.*





### 3 – Pourquoi écrire ?

*Lumière. Pessoa est couché.*

PESSOA : « La tragédie essentielle de ma vie est, comme toutes les tragédies, une ironie du destin. Je rejette la vie réelle comme une condamnation ; je rejette le rêve comme une libération infâme. Mais je vis ce qu'il y a de plus sordide, de plus quotidien dans la vie réelle ; et je vis ce qu'il y a de plus intense et de plus constant dans le rêve. » (LI 21 p59)

*Il se lève et s'approche de la fenêtre.*

PESSOA : « Dans la brume légère de ce matin d'avant-printemps, la Ville Basse se réveille, encore engourdie, et le soleil se lève avec une sorte de lenteur. [...]

Les boutiques ne sont pas encore ouvertes. Sauf les petits cafés et les bistrotts, mais ce repos n'est point torpeur, comme celui du dimanche ; il est simplement repos. Un blond vestige flotte en avant-garde dans l'air peu à peu révélé, et l'azur rosit à travers la brume qui s'effiloche. Un début de mouvement s'amenuise par les rues, on voit se détacher l'isolement de chaque piéton, et aux rares fenêtres ouvertes, tout là-haut, quelques lève-tôt surgissent aussi, fantomatiques. Les trams, à mi-hauteur, tracent leur sillon mobile, jaune et numéroté. Et de minute en minute, de façon sensible, les rues se désertifient.

[...] J'examine comme un qui songe. Je vois comme l'on pense. Et un léger brouillard d'émotion s'élève absurdement en moi ; la brume qui se dégage de l'extérieur semble me pénétrer lentement. »

*(La Femme s'approche et l'enlace).*

Tiens ! Tu es là...

« Je m'aperçois que, sans le vouloir, je me suis mis à réfléchir sur ma vie. Je ne m'en suis pas aperçu, mais c'est ainsi. J'ai cru que je ne faisais que voir et entendre, que je n'étais rien d'autre, durant tout ce parcours oisif, qu'un réflecteur d'images reçues, qu'un écran blanc où la réalité projetait couleurs et lumières au lieu d'ombres. Mais j'étais bien plus, sans le savoir [...]

Combien je voudrais [...] voir ces choses sans avoir avec elles d'autre rapport que de les voir, simplement [...] ! Ne pas avoir appris, depuis le jour même de ma naissance, à donner des sens reçus à toutes ces choses, être capable de les voir dans l'expression qu'elles possèdent par elles-mêmes, séparément de celle qu'on leur a imposée. [...]» (LI 19 p55)

LA FEMME : Si tu écrivais tout cela ?

PESSOA : Je suis fatigué d'écrire, je ne trouve pas les mots...

LA FEMME : C'est faux ! « La plupart des gens souffrent du défaut de ne pas savoir dire ce qu'ils voient ou ce qu'ils pensent. » Or toi, tu sais. Et tu dois écrire. « La littérature toute entière est un effort pour rendre la vie réelle. [...] Toutes nos impressions sont incommunicables, sauf si nous en faisons de la littérature. [...]

Dire ! Savoir dire ! Savoir exister par la voix écrite et l'image mentale ! La vie ne vaut pas davantage : le reste, ce sont des hommes et des femmes, des amours supposées et des vérités factices, subterfuges de la digestion et de l'oubli, êtres s'agitant en tous sens – comme ces bestioles sous une pierre qu'on soulève – sous le vaste rocher abstrait du ciel bleu et dépourvu de sens. » (LI 154 p259)

PESSOA : Oui, c'est vrai. « L'art nous délivre, de façon illusoire, de cette chose sordide qu'est le fait d'exister. Aussi longtemps que nous éprouvons les maux et les affronts subis par Hamlet, prince de Danemark, nous n'éprouvons pas les nôtres - vils parce que ce sont les nôtres, et vils aussi de par leur nature même. » (LI 155 p260)

LA FEMME : L'art rend la vie tellement plus belle !

PESSOA, *soupirant* : En attendant, il faut bien gagner sa vie car l'estomac ne se nourrit pas de littérature. Je dois aller travailler. Et ensuite, j'ai une réunion avec mes amis écrivains. Je rentrerai tard.

*Il prend son chapeau, son pardessus et sort rapidement.*

*La lumière change lentement.*

#### 4 – Naissance de Ricardo Reis dans un moment de colère contre les excès du modernisme

*Pessoa rentre. Il est furieux.*

PESSOA : Un ramassis de stupidités ! Voilà ce que c'était ! Une suite de déjections sans nom ! Et cela se prétend critique d'art ! C'est incroyable ! Je ne peux pas laisser faire cela !

*La Femme entre.*

LA FEMME : Tu m'as appelé ?

PESSOA, *surpris* : Non... Enfin oui... Je sors d'une discussion sur l'art moderne. Et c'était complètement absurde. Alors comme cela, il faudrait tout casser pour refaire du neuf, comme ça, sans bases ! C'est idiot ! Bien sûr, il faut du neuf, je suis le premier à le dire ! Je l'ai prôné dans mes essais, dans la revue *Orpheu* ! Avec mon ami Sa-Carneiro, nous ne cessons de le réclamer à corps et à cris ! Oui, je suis pour le modernisme, je suis le chantre du futurisme, du paulisme...

LA FEMME, *moqueuse* : tous ces « ismes » !

PESSOA : Oh ! Tu peux te moquer. Tous ces « ismes », comme tu dis, sont un moyen pour moi de définir le modernisme – encore un « isme » - dans ses particularités. Peut-être qu'un jour je renierai tout cela, mais pour le moment, j'essaie de comprendre. Et pour comprendre, je définis.

LA FEMME : Ne te fâche pas. Continue, plutôt.

PESSOA : Eh, bien, cette assemblée de doctes, ce ramassis d'abrutis, a tout simplement déclaré qu'il fallait faire table rase du passé. Je ne suis pas d'accord, on a besoin de notre culture pour inventer de nouvelles choses, on s'en nourrit !

LA FEMME : Bien. Qu'attends-tu pour écrire tout cela ?

PESSOA : J'y viens, j'y viens... (*Il s'installe à son bureau*)

LA FEMME : Venant de Fernando Pessoa, le chantre du modernisme, cela n'aura pas autant de force que si cela venait d'un autre.

PESSOA : Que veux-tu dire ?

LA FEMME : Tu t'es posé en critique résolument moderne. On ne comprendra pas ce que l'on prendra pour un revirement. Si tu prêtes ces nouvelles pensées à un autre, elles auront plus de poids.

PESSOA : Un pseudonyme ?

LA FEMME : Mieux que cela : un hétéronyme.

PESSOA : Qu'est-ce donc ? Je ne connais pas ce mot.

LA FEMME : Je viens de l'inventer à l'instant ! Un « hétéronyme », c'est bien mieux qu'un pseudonyme car ce n'est pas un autre toi-même, mais un véritable personnage que nous allons inventer. Nous allons lui créer une vie, lui donner un nom, une personnalité à part entière, et tu écriras pour lui.

PESSOA : Mais qui inventer ?

LA FEMME : Je ne sais pas... un homme à la pure culture classique, latiniste, helléniste... un homme qui chanterait la rigueur et la beauté de la langue classique...

PESSOA : Qui écrirait sous forme d'Odes...

LA FEMME : Oui ! Pourquoi pas ? C'est une bonne idée.

PESSOA : Un médecin... mais peu importe sa profession, il n'a pas besoin de cela pour vivre... formé chez les Jésuites, donc une culture classique : grec, latin... avec les *Satires* d'Horace pour livre de chevet. Un scientifique, un matérialiste, qui s'en remet à la matière et

aux sens pour juger. Il vit dans un univers ascétique... Son tempérament : le scepticisme et la résignation...

LA FEMME : Mmh... c'est un bon profil. Voilà. Maintenant tu peux l'écrire, ta théorie néo-classique. Elle aura beaucoup plus d'intérêt que si c'était Pessoa lui-même qui l'avait écrite... Oh ! Une dernière chose : son nom ?

PESSOA : ... Ricardo... Ricardo Reis !

*(A chaque fois qu'un hétéronyme sera créé, la Femme écrira son nom sur la malle.)*

*Elle sort. Pessoa se met au travail.*

*Noir.*

**L'intégralité de ce texte est en vente au prix de 9€ :**  
**Vous pouvez télécharger le bon de commande "Drames"**  
**sur la page "Contact et commande"**